

Avancer en arrière, revenir aux fondamentaux, c'est peut-être notre seule chance, maintenant .

écrit par Claude t.a.l | 20 juin 2017

Après la victoire de les zenmarches :

Dans les années 80, je m'étais rendu de nombreuses fois en Pologne .

Dans un tram bondé, un jour, à Varsovie, j'avais entendu le contrôleur crier : *» avancez en arrière, s'il vous plaît ! «* .

Il m'avait bien fait rire. C'était la meilleure description du communisme : la régression permanente ! (salut mélenchon !)

Cette phrase était tellement permanente et symbolique dans les pays de l' est (je l'ai aussi entendue en Roumanie, mais là, c'était dans un bus) que j'ai vu, dans un article récent du figaro, qu'elle avait été reprise par un écrivain polonais, Leszek Kolakowski (le figaro a fait une erreur sur le prénom).

Texte également intéressant parce qu'il démontre qu'affirmer l'égalité des cultures, des valeurs et des civilisations, c'est trahir l'esprit européen

«Avancez vers l'arrière s'il vous plaît !» : de l'urgence de lire Kolakowski

FIGAROVOX/LECTURE : Divers articles de l'écrivain polonais sont publiés sous le titre « Comment être socialiste + conservateur + libéral ». Une synthèse stimulante à l'heure où les traditions politiques inassumées sont devenues des invectives.

«Libéral!» «conservateur!» «socialiste!»: dans cette campagne où l'insignifiance l'a disputé au tout communicationnel, les traditions de pensée politique sont devenues des invectives, qu'on se jette à la figure, ou dont on se distancie avec un dégoût

manifeste. Se plonger dans *Comment être socialiste + conservateur + libéral* (Belles Lettres) , un recueil d'articles de Leszek Kolakowski publiés dans la revue *Commentaire* entre 1978 et 2008 permet de se distancier des apostrophes. Méfiez-vous du titre: il ne s'agit pas d'un best-of des meilleures mesures de gauche et de droite, d'une synthèse programmatique pour le Modem, mais d'une formidable méditation sur l'identité européenne et la démocratie.

Leszek Kolakowski, né en 1927, fut dans sa jeunesse un marxiste orthodoxe. Il devint ensuite «révisionniste», puis rompit définitivement avec le marxisme, avant de quitter la Pologne en 1968. Horrifié par ses dérives liberticides, il puisa dans le christianisme les fondements d'une résistance à l'utopie communiste. Plus particulièrement dans l'idée de «péché originel» qui postule la finitude humaine et l'impossibilité d'un salut de ce monde. Il trouva dans la sagesse chrétienne les limites indispensables à l'éternelle tentation prométhéenne. Il ne s'est jamais converti, même s'il a été proche de Jean-Paul II. Son christianisme est avant tout intellectuel. «Le christianisme fait partie de notre héritage spirituel commun, au point qu'être absolument non chrétien signifierait être exclu de cette culture.» écrit il en 1974. Dans son célèbre article «*Les illusions de l'universalisme culturel*», il explique les liens qui unissent christianisme, universalisme et identité européenne, avec une maestria toute ratzingerienne: «C'est la tradition de l'enseignement chrétien de nous protéger contre les dangers qui nous menacent: la confiance folle en notre perfectibilité infinie et le suicide. Dans ses courants majeurs, le christianisme s'est toujours opposé à l'esprit millénariste qui surgissait à ses marges et dont l'explosion spectaculaire a eu lieu lorsqu'il a pris la forme antichrétienne.» Le communisme est l'hérésie d'un christianisme qui s'impatiente. Mais un universalisme généreux qui se paye de mots, l'est tout autant.

La civilisation européenne est supérieure parce qu'elle doute

Dès lors, pour Kolakowski, la force de l'Europe, c'est qu'elle est la seule civilisation qui assume sa propre critique. Son universalisme est inquiet, son identité est inachevée, sa destinée est de douter.

«Nous n'avons pas le choix entre la perfection totale et l'autodestruction totale: notre destin temporel, c'est le souci sans fin, l'inachèvement sans fin. C'est dans le doute qu'elle entretient sur elle-même que la culture européenne peut trouver son équilibre spirituel et la justification de sa prétention à l'universalité»

Cela n'incombe pas de tomber dans le relativisme, bien au contraire: le doute est pour Kolakowski la marque certaine d'une supériorité qu'il faut assumer. Affirmer l'égalité des cultures, des valeurs et des civilisations, c'est trahir l'esprit européen. «L'universalisme culturel se nie s'il est généreux au point de méconnaître la différence entre l'universalisme et l'exclusivisme, entre la tolérance et l'intolérance, en soi-même et la barbarie; il se nie, si pour ne pas tomber dans la tentation de la barbarie, il donne aux autres le droit d'être barbares»

La synthèse que propose Kolakowski n'est pas molle mais exigeante. Au conservateur, Kolakowski emprunte son refus de l'utopie («il n'y a pas en histoire, de happy end»), et l'idée qu'il y a une permanence de la nature humaine. Au libéral, il prend son souci de l'initiative individuelle et l'attachement à favoriser la création. Au socialiste enfin, son refus d'une société dirigée uniquement par la recherche du profit, et l'idée selon laquelle l'économie doit être soumise à «d'importants contrôles sociaux». On pourrait y voir une célébration un peu surannée de la social-démocratie. Kolakowski lui-même est conscient du manque d'attrait des doctrines trop raisonnables: «L'ennui, avec la social-démocratie, c'est qu'elle ne contient aucun des excitants produits idéologiques que les mouvements totalitaires – communistes, fascistes ou gauchistes- offrent à une jeunesse affamée de rêve.»

Le politique est impuissant à faire le bonheur de l'homme

Plutôt qu'un appel à la modération, nous préférons retirer de ces pages un éloge de la complexité, qui nous invite à nous délivrer des simplismes et des manichéismes offensants pour l'intelligence. La vraie leçon de Kolakowski, celle qu'il tire de la théodicée chrétienne (qui fait du mal la condition de l'existence d'un Dieu d'amour) et de l'expérience communiste (qui fait du Bien la justification des moyens les plus infâmes), c'est que le politique est impuissant à faire le bonheur de l'homme. «Avancez vers l'arrière s'il vous plaît! Telle est la traduction approximative de l'injonction que j'entendis un jour dans un tramway de Varsovie. Je propose d'en faire le mot d'ordre d'une Internationale qui n'existera jamais.» Il ajoute: «Elle n'existera jamais parce qu'elle ne peut promettre aux gens qu'ils seront heureux».

Des mots qui résonnent avec ceux de Régis Debray, auteur d'un roboratif essai sur l'américanisation de l'Europe: «Il n'y a pas de bonheur en politique. Mais Macron vient d'un monde où la poursuite du bonheur doit figurer dans la Constitution.» L'Amérique contre Kolakowski. Le parti du «cool» contre celui de l'inquiétude.

[Comment être socialiste+conservateur+libéral – Credo](#), Leszek Kolakowski, Les Belles Lettres, 192p, 13.90e

<http://www.lefigaro.fr/vox/culture/2017/05/10/31006-20170510ARTFIG00210-avancez-vers-l-arriere-s-il-vous-plait-de-l-urgence-de-lire-kolakowski.php>

Maintenant, je repense à cette phrase : » *avancez en arrière, s'il vous plaît* « , et je me dis que, peut-être, c'est ça qu'il faudrait faire, maintenant :

- revenir 30 ans ou 40 ans en arrière et reprendre les choses là où elles étaient : 3 mosquées, une immigration musulmane de travail et pas plus
- et puis en revenir à l'Histoire de France.

Parce qu'être » en marche pour l'avenir » avec macron, ça me fait tiquer !

Avancer en arrière, » revenir aux fondamentaux » (comme disent les sportifs), c'est peut-être notre seule chance, maintenant .